

Séance du 23 mars 2009

Création d'une paroisse et construction d'une église après Vatican II : Saint-Esprit à Montpellier (1965-1968)

par Gérard CHOLVY

C'est en 1965 qu'est érigée une nouvelle paroisse, quartier des Cévennes à Montpellier. Et c'est le 23 juin 1968 que l'église est ouverte au culte.

La paroisse c'est, depuis des siècles, la cellule de base de la chrétienté en Occident, chez les catholiques, comme dans les grandes Eglises de la Réforme. Mais la période qui nous occupe est loin de lui avoir été favorable. Faut-il encore construire des églises s'interroge-t-on en France en 1970, alors que depuis une quinzaine d'années des clercs dénoncent la "paroisse ghetto" ? Aux facteurs internes de la contestation s'ajoutent bien des facteurs externes. Les progrès de l'individualisme que symbolisent, en milieu urbain les "trois boîtes" : voiture, ascenseur, téléviseur⁽¹⁾ précipitent l'anonymat auquel participe le nomadisme qui dissocie l'habitat du travail et des études⁽²⁾.

C'est à préciser ce contexte que je vous invite avant de faire le rappel des études qui ont marqué la naissance de la paroisse, de son église et de son devenir.

Le contexte ecclésial et culturel des années Soixante

Pour les catholiques l'évènement du siècle est la tenue du Concile Vatican II entre 1962 et 1965. Il a soulevé de grandes espérances en France où les expériences missionnaires, apostoliques et intellectuelles y trouvent une consécration. Pour notre propos retenons-en : le rapprochement entre chrétiens : il aura sa traduction dans l'ordonnancement des lieux de culte ; la reconnaissance des racines juives du christianisme qui se traduit, entre autre, par la part plus grande faite à l'Ancien Testament dans la liturgie du dimanche, la mise en valeur des Psaumes et la modification de la référence aux "Juifs perfides" dans la liturgie du Vendredi Saint. L'emploi de la langue vulgaire est autorisé ainsi que la messe dite "face au peuple" : les premières expériences sur ce point remontaient à une trentaine d'années : ainsi dans les Camps scouts. Mais elles suscitaient bien des réserves : ainsi du nonce Roncalli, le futur Jean XXIII, le 2 décembre 1954 à la messe de 11 h dans l'église Saint-Séverin : "la messe face au peuple est en grave contradiction avec les lois liturgiques" ; ou bien celle de Paul Claudel qui dénonçait, en 1956, "la messe à l'envers". Le but recherché était de favoriser une meilleure participation des fidèles. La simplification des titres correspond à l'air du temps : "M. le Cardinal" remplace "l'Éminence révérendissime"⁽³⁾ ; de même que celle des rites répond aux tendances égalitaristes du temps. L'expérience des prêtres au travail est reprise. Le diaconat permanent est rétabli. Le Concile souligne la place des laïcs au sein d'une Eglise formant un peuple

où chacun a une place active à tenir : ce qui consacre, pour la France, des expériences remontant au moins au XIX^e siècle (cf Frédéric Ozanam) et les *Jalons pour une théologie du laïc*, du dominicain Yves Congar (1953). L'Église est beaucoup plus qu'une institution, elle est une communion.

Le contexte optimiste des *Sixties*, les "Golden Sixties" invite à une appréciation a priori favorable sur les valeurs présentes, c'est "l'ouverture au monde" qui contraste avec la contestation traditionnelle. Souvenons nous de cette confiance alors faite au progrès des sciences et des techniques. Un exemple : j'ai le souvenir d'avoir fait à l'extrême fin des années Cinquante, devant des lycéens, un exposé sur "La fin de la faim dans le monde" très inspiré de Josué de Castro.

L'Église de France s'est trouvée confortée par le Concile. Malgré les signes annonciateurs de bien des difficultés – la crise des mouvements de jeunesse est perceptible, pour certains d'entre eux, JEC et JIC, dès 1948-56, les rangs du clergé sont fournis : en 1962, un prêtre pour 1.200 habitants contre un pour 1.500 en Espagne. Les laïcs engagés ne manquent pas, c'est encore la "Belle époque" de l'Action catholique spécialisée : ainsi de l'Action catholique rurale ou de la Paroisse Universitaire.

Face à la poussée urbaine, beaucoup d'églises ont été construites : 2.500 entre 1945 et 1970, soit une moyenne de 75 par an. Dans l'Hérault, quinze églises nouvelles en quinze années, de 1951 à 1966. En 1962, l'enquête de pratique religieuse dans tout le diocèse relève la présence de plus de 20.000 adultes engagés ; de 22% de pratiquants réguliers, avec des contrastes sensibles, hérités du passé (on est d'autant plus pratiquants qu'il y a des protestants) et donc beaucoup plus grands aujourd'hui. A Montpellier, la pratique varie du simple au triple : 12% à Saint Martin et guère plus à Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Bernadette ; plus de 33% sur la paroisse Saint Pierre et plus de 25% sur Saint Denis. Les prêtres ne manquent pas.

Pourtant, en 1965, nous sommes à la veille d'un raz de marée culturel qui inversera de manière radicale les renouveaux spiritualistes et apostoliques à l'œuvre dans la première moitié du siècle. La courbe de la fécondité s'inverse cette année là qui est aussi celle de l'irrigation de tout le territoire par la télévision. La pénétration de celle-ci dans tous les foyers a de multiples conséquences : le "faire savoir" - le mot Pub fait son entrée au *Petit Robert* en 1968 – remplacera-t-il le "savoir faire" sinon le "savoir" tout court ? Révolution de la consommation ensuite : rédacteur en chef de *Paris-Match*, le Montpellierain Robert Serrou, intitule son éditorial de Noël 1963 "Une nouvelle Belle époque". Les indices de croissance sont excellents, les Français partent plus nombreux en vacances (4CV et Costa Brava), la guerre d'Algérie est terminée. Comme la remarque en avait été faite dans les belles années du Second Empire, la consommation tue la contemplation.

Nous sommes dans les "années de béton", construction de grands ensembles, ZUP, ZAD. Quant à la "révolution culturelle", elle met à mal un certain nombre de valeurs, et d'abord le silence, celui qui permettait aussi d'entendre Dieu dans la brise légère. Au demeurant, une certaine conception de Dieu est mise à mal : Jacques Siclier, dans *Le Monde*, en mai 1965, titre "L'homme ne va-t-il pas se prendre pour Dieu ?" c'est-à-dire faire confiance à sa seule raison ? Ainsi, dès avant le séisme de "1968", la morale judéo-chrétienne est-elle mise au pilori et la contestation des institutions amorcée : l'Armée, la Justice, l'École, l'Université et... l'Église. Dans les amphis des facs, in ne devient pas bon d'avouer qu'on fait partie du scoutisme.

Les mouvements de jeunesse, qui étaient signes de libération dans les années Trente, en particulier pour les filles, sont désertés. D'une part, ils seraient signe d'embrigadement ; d'autre part, ils sont les victimes du transitor, de la mobylette et de l'argent de poche.

Certains catholiques attribuent alors les difficultés que connaît l'Église à la réception des décrets de Vatican II : continuité ou rupture, le débat existe toujours. Sans écarter, bien entendu, ce débat, il faut replacer la crise dans un contexte plus large, celui qui a fait dire au Pasteur André Dumas – les protestants n'avaient pas de Concile à recevoir – “la décennie 1965-1974 fut celle de l'inter-destruction soupçonneuse”.

Des générations de jeunes chrétiens se détachent alors. Ceux qui ont 20 ans en 1965-1968 ont passé la soixantaine en 2009.

Il aurait donc fallu beaucoup de foi en l'avenir pour construire une église et chercher à bâtir une communauté en ces années-là, sauf à ignorer combien percevoir les transformations du présent est toujours très difficile.

Une paroisse fondée au quartier des Cévennes

Entre 1962 et 1968, en gagnant 70.000 habitants, Montpellier détient le ruban bleu de la croissance. Aux rapatriés – nombreux dans le quartier – aux harkis, s'ajoutent des cadres, techniciens et fonctionnaires attirés par les fonctions d'une ville sans passé industriel récent. Les effectifs de l'Université sont en progression rapide. A La Paillade, 4.000 logements HLM vont être construits.

Soustraite à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (érigée elle-même en 1931 aux dépens de Sainte Eulalie) , la nouvelle paroisse Saint-Esprit est fondée le 19 juillet 1965. Son territoire est délimité à l'Est par les ruisseaux de Font d'Aurette et du Verdanson, autrement dit la route de Grabels, aujourd'hui Avenue du Père Soulas ; au Sud, par le Chemin de la Monnaie, devenu Avenue Henri Marès, Marius Carrieu, Paul Rimbaud ; à l'Ouest par le Chemin vicinal ordinaire 164, future rue d'Alco ; enfin au Nord par un autre chemin vicinal ordinaire, l'actuelle Avenue des Moulins. Au centre géographique, le CVO 160 “de la Gaillarde à Malbosc”, future avenue Louis Ravaz. Jusqu'aux années 1950-1960 sur ce territoire il n'y a guère que des maisons isolées, des “campagnettes” et 18 “mas” dont ceux d'Alco, Vaneau, Neuville, Malbosc, Casseyrols, Miécamps, Font-Trouvé. Face au Château d'O, Bon-Secours et sa chapelle où les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice ont un orphelinat. En 1972, en présence de plus de 4.000 pèlerins, on y avait inauguré le pèlerinage du 19 septembre à Notre-Dame de La Salette, “toutes les maisons champêtres des environs étaient illuminées”. En 1976, le nouvel évêque, Mgr de Cabrières, y vint en présence de plus de 5.000 fidèles.

Se souvient-on que le Père Soulas, se rendant aux Matelles (colonie Notre-Dame-des-Champs) a dû parcourir maintes fois l'avenue qui porte aujourd'hui son nom, soit le chemin de la Gaillarde ? Il faisait halte au Mas d'Alco, où la propriétaire, madame Rey, était heureuse de l'accueillir. Ce chemin de La Gaillarde, il fallait, par de grosses pluies, le franchir à gué à cause des débordements d'un petit affluent du Verdanson, le Pissessaumes, aujourd'hui sous l'avenue, mais entre visible entre Casino et Las Rebès.

Le peuplement de ces quartiers champêtres devait aboutir, sur le plan religieux, à l'érection d'une paroisse, Saint-Esprit en 1965, qui fut suivie de Saint-Paul-La-Paillade en 1967 et de Notre-Dame d'Espérance en 1968. 400 logements

étaient déjà construits aux Cévennes ; le permis de construction était délivré pour la première tranche de Las Rebès ; des lotissements de villas et petits immeubles sortaient de terre. En 1968, la population était évaluée à 6.000 habitants qui seront 9.000 deux ans plus tard (3.200 à Las Rebès, 2.600 aux Cévennes). Aujourd'hui la population, sur le territoire paroissial dépasse les 15.000 habitants. A l'horizon 1970, la proportion des rapatriés était supérieure à 10%, celle des originaires de Montpellier, inférieure à ce pourcentage. Les cadres de l'EAI (Ecole d'Application de l'infanterie) étaient nombreux à Las Rebès ; les techniciens d'IBM présents également, de même que des étudiants.

En 1965, décision est prise de construire l'école primaire des Cévennes. De leur côté, les sœurs de Saint Maur (du Saint-Enfant Jésus) achètent en 1966, un terrain au "lieu-dit Pissessaumes" - et dès octobre de la même année, a lieu la première rentrée de l'Ecole Sainte-Geneviève, où le nombre des inscrits ira croissant. C'est là que les offices paroissiaux sont célébrés, baptêmes et mariages ayant lieu à Bon-Secours.

La situation géographique excentrée par rapport au bâti, paraissait alors peu favorable. L'urbanisation de la zone d'Alco allait modifier cette situation. Le curé-bâtitisseur est l'abbé René Bonnal - il devait quitter l'Eglise en 1969 - l'architecte Marcel Pigeire qui connaissait l'œuvre des grands architectes contemporains et dont les points communs étaient : 1/ la primauté de l'architecture sur le décor ; 2/ la recherche de la lumière.

La construction de l'église

Ici, et avant tout, il faut prendre en compte ce qui découle de la réforme liturgique voulue par le Concile, mais aussi, bien entendu, des moyens financiers disponibles⁽⁴⁾. Le souci majeur de la *Constitution sur la liturgie* est d'obtenir "la participation active des fidèles". Ceci a pour première conséquence, de renoncer au plan basilical, traditionnel de l'église en forme de croix latine ou grecque. La faveur va au cercle, au carré - c'est le cas ici - au rectangle ou à l'ellipse. Seconde conséquence : la mise en valeur du sanctuaire avec les trois pôles de la Présence : 1° l'eucharistie à l'autel. L'autel majeur doit être séparé du mur afin de permettre la célébration face au peuple. Cet autel doit être le véritable centre du sanctuaire ; 2° le siège du célébrant est bien vue afin que ce dernier apparaisse comme présidant toute l'assemblée ; 3° l'ambon pour les lectures, celles-ci passant de deux à trois. Il doit être bien vu, et les lectures bien entendues.

Le baptistère bénéficie d'un soin particulier. Il faut que le lieu se prête à des célébrations communes, le cas échéant à des baptêmes collectifs.

A cette époque quelles étaient les tendances dans l'Art sacré en France ? En ces années Soixante, l'abandon des pastiches néo-roman, néo-gothiques et néo-byzantin (Sainte-Thérèse) conduit à des édifices simples, dépouillés, mais qui contrastent avec les bâtiments civils. Ce sera différent dans les années Soixante-dix avec l'édification de "maisons-églises" polyvalentes (Notre-Dame-de la Paix) ; et dans les années Quatre-vingt et suivantes avec le retour au monumental (cathédrale d'Evry).

Mais la question du coût est incontournable. De là, le renoncement à la pierre, trop onéreuse ; et l'emploi de trois matériaux : le bois lamellé-collé, le béton et le verre. La décoration étant absente, tout repose sur l'architecture et le vitrail.

Toutefois, le Concile a demandé qu'une image ou une statue de la Vierge se trouve dans l'édifice : à Saint-Esprit, la statue actuelle, grande et en bois, est nettement postérieure à la construction de l'église. Dans le diocèse de Montpellier, il existe depuis 1962, une commission d'art sacré, à laquelle appartient Robert Saint-Jean qui enseignait l'art médiéval à l'Université Paul Valéry.

L'église a été prévue pour 700 places ce qui permettra des célébrations rassemblant plus de 1.000 personnes : ainsi le 16 juin 1991 pour deux ordinations sacerdotales (Alain Enjalbert et Gérard Blayac). Cette église a la forme d'une tente, celle de Moïse, ce qui invite à ne pas s'installer, à vivre dans l'attitude de celui qui campe et décampe, un symbolisme très fort aux yeux de ceux qui, par exemple, font du scoutisme.

Le 2 juillet 1967, fut posée la première pierre. L'ouverture se fit moins d'une année après (mai 1968) et la bénédiction, par Mgr Tourel, eut lieu le 22 juin en présence du maire de la ville, Maître Delmas.

M. Pigeire, qui était hostile à un lieu de culte polyvalent, avait prévu, dans le prolongement du baptistère, les bâtiments du Centre paroissial, le long de la rue Sainte Geneviève ; et, du côté opposé, mais également sur la rue, le club des Jeunes. Ces projets furent abandonnés pour des raisons financières.

Les entrées latérales n'ont pas été sans faire de questions, y compris au sein de la Commission d'Art sacré.

L'architecte souhaitait ouvrir un havre de paix dans le quartier, la sérénité venant de la lumière et du jeu de couleurs. Les trois points d'appui pour la charpente évoquent la Trinité dont l'Esprit-Saint est indissociable. Cette charpente de bois (sapin traité) lamellé-collé est due à l'entreprise Charles dont le chef était Compagnon du Tour de France. Un seul mur, derrière l'autel, est en béton. Sur les trois autres faces, 300 m² de vitraux font jouer la lumière. Selon l'architecte, le vocable "Saint-Esprit" excluait toute représentation figurative. Mais les manifestations de l'Esprit Saint sont évoquées sous les diverses formes des éléments : le vent, le feu et l'eau. Les vitraux sont dus au maître verrier Léon Blanchet. Sur le vitrail opposé au sanctuaire, le rouge est là pour évoquer le feu de la Pentecôte.

Le baptistère, en galets liés à du ciment, galets ramassés par des paroissiens et provenant de la Durance, a des dimensions qui permettraient "le baptême de l'adulte descendant le bassin lui-même" (M.Pigeire). Est présentée l'idée du cheminement : le catéchumène, ou l'enfant, pénètre dans le narthex. Il est accueilli par le prêtre qui le conduit au baptistère. Une fois le sacrement donné, le nouveau chrétien pénètre dans l'église. Il est membre de l'ecclēsia, il passe devant la statue de la Vierge qui l'accueille, et il peut recevoir l'eucharistie.

L'église Saint-Esprit figure dans le *Guide des Eglises nouvelles en France*, où sévère a été la sélection faite en 1971, par le Père Capellades.

En 1991 a été ajouté le tryptique de Nicolas Greschny (créé en 1949), retable d'autel au thème eucharistique : sur le panneau de droite, le vin et le sang ; sur le panneau de gauche, le pain et l'hostie.

La responsabilité du financement relevait d'un Comité de construction présidé par M. Louis Gay – un Montpellierain – avec comme trésorier M. Eugène Manzano, un rapatrié : ces derniers seront très actifs dans tout ce qui concerne la vie de la paroisse sous ses différents aspects. Toutes les formes de collectes furent mises en œuvre : kermesse, dès 1966 ; tombola, loto, vente de gâteaux, collecte à domicile ;

sans oublier les prestations en nature dont l'importance sera capitale lorsque la construction du presbytère sera entreprise. Des bénévoles sous la direction de Jean-Pierre Fredouille. Il fallait rembourser 20.000 F par an d'annuités d'emprunt ; pourvoir aux dépenses complémentaires ainsi qu'à l'entretien. M. Pigeire fit don de ses honoraires. Les travaux concernant l'église furent achevés au mois de mai 1970. Comme on n'avait pas construit de chapelle, rien n'était prévu pour la messe en semaine ou avec de petits groupes.

Le devenir de la paroisse

Comme d'autres édifices construits à la même époque, le tintement des cloches ne devait pas gêner le voisinage, car, de cloches il n'y en avait pas. M. Pigeire avait envisagé de placer un signal de 30 à 35 m, indépendamment de l'édifice, campanile qui serait muni de cloches. En fait, une modeste petite cloche tintera à partir de la fin de l'année 2008, au sommet d'un signal susceptible d'en recevoir une plus grosse⁽⁵⁾. A partir de 1975, avec l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, une certaine visibilité ne fait, en principe, plus peur. Mais la réception de ce texte a été difficile.

Depuis la création de la paroisse se sont succédés l'abbé Bonnal ; le Père Pieyre de 1969 à 1978 ; le Père Perez de 1977 à 1990 ; le Père Gérard Durand de 1990 à 2005, date à partir de laquelle Saint-Esprit, Notre-Dame d'Espérance et Sainte Thérèse font partie de l'ensemble paroissial Saint Augustin de l'Aqueduc, pris en charge par les religieux assumptionnistes⁽⁶⁾, une communauté assez nombreuse pour rendre bien visible la présence du prêtre. Ceci d'autant plus que sur le territoire, aux évennes, une Fraternité de Capucins (prêtres et frères en formation) est présente. Des laïcs se sont engagés dès l'origine : ce sont eux qui ont édifié le presbytère, entre 1977 et 1982, et la Maison Marcel Collo, en 1993. On ne saurait cacher le temps des maladresses liturgiques et du trouble qui en est résulté. Ceci appartient maintenant au passé. La chorale contribue à rendre plus vivante les célébrations. Le catéchisme des enfants a vu le nombre de ceux-ci diminué très fortement pour diverses raisons : 1° le "faire comme tout le monde" qui créait un effet d'entraînement a disparu ; 2° le "Il choisira plus tard" a découragé bien des inscriptions ; 3° une part croissante de la population n'a pas une origine chrétienne. Aux Cévennes, les musulmans sont très nombreux. Mais il y a aussi maintenant, des parents qui eux-mêmes n'ont pas été catéchisés. Si l'Ecole Sainte-Geneviève n'existait pas, les catéchistes n'auraient que très peu d'enfants à réunir. Ce qui ne veut pas dire que tous les élèves de cette école soient des enfants de parents catholiques soucieux de donner une initiation religieuse. Les aumôneries de collèges et de lycée ont fondu. Chez les 15-24 ans aujourd'hui le choix religieux relève de la décision personnelle. Le scoutisme est parfois présent. Et plus encore les membres du Chemin Néo-catéchuménal, qui furent accueillis du temps du Père Perez. Se manifestent aussi le Secours catholique et un groupe de retraités aux réunions hebdomadaires. Il en est de même pour la préparation de la liturgie des dimanches et fêtes. Dans cette église, facile d'accès, il y a beaucoup de va-et-vient. On mentionnera le rôle de "mainteneur" joué par le Conseil économique. Sans doute lui faut-il veiller à l'entretien des espaces verts, des bâtiments, du parking, des clôtures, de la sonorisation et de l'éclairage. Mais il s'y est ajouté encore

la prise en charge, en 1994, des dégâts causés aux vitraux par le vandalisme. Il a fallu rétablir, faire reconnaître l'intérêt artistique par la Municipalité, et créer un réseau de protection mettant à l'abri d'actes semblables.

Parmi les sept dons du Saint-Esprit, il y a la sagesse et la prudence. Ce pourrait être la leçon entendue au terme de ces quarante années d'existence de la paroisse.

NOTES

- (1) Comme le résume bien le professeur Vellas, le fondateur en France des Universités du Temps libre. A Montpellier, en 1973, le professeur Lafont avec l'Université du Tiers-Temps.
- (2) En 1950, à Montpellier, combien de professeurs des Facultés qui n'avaient pas le permis de conduire se rendaient à pied dans leurs amphithéâtres !
- (3) Remarquons que la tradition gallicane donnait du Monsieur aux évêques et aux prêtres séculiers ou aux membres de sociétés fondées au XVII^e siècle et non du Monseigneur ou du Père : "M. l'Evêque" ou "M. de Meaux" et Monsieur Vincent...
- (4) Cf Laure Adam : *Urbanisme et art sacré : l'église Saint-Esprit de Montpellier*, émoire de DEA, sous la direction de G. Cholvy, Montpellier, 1996.
- (5) A Notre-Dame d'Espérance, à l'origine sans clocher, un campanile a été ajouté bien plus tard et une cloche ramenée d'Algérie appelle dès lors les fidèles aux offices.
- (6) Lesquels, avec le Père Régis, avaient été à l'origine de Sainte Thérèse.